

DE LA MÊME AUTRICE
aux éditions Verdier

Permafrost

Traduit du catalan par Annie Bats, 2020

Boulder

Traduit du catalan par Annie Bats, 2022

Eva Baltasar

Mammoth

ROMAN

Traduit du catalan par
ANNIE BATS

Verdier

www.editions-verdier.fr

Titre original : *Mamut*

© Club Editor, 2022

All rights reserved by and controlled through Club Editor
This edition c/o SalmaiaLit, Literary Agency

© Éditions Verdier, pour la traduction française, 2024
ISBN : 978-2-37856-149-9

Une idée a envie de ton corps.

LES MURRAY
Poèmes sous-humains

Un

Le jour où je devais me mettre enceinte était celui de mes vingt-quatre ans et j'ai organisé une fête d'anniversaire qui cachait en réalité une fête clandestine de fécondation. Certains de mes colocataires m'y ont aidée. Ils ont appelé des amis et des connaissances. Leurs amis pouvaient inviter leurs propres connaissances. J'avais besoin de gens, le plus possible. Rassembler une multitude, la fourmilière où les gestes épiques passent inaperçus. Je voulais être mère célibataire, que jamais un père ne me réclame sa part. C'était en avril et le printemps défonceait les grandes fenêtres de ses immenses goulées de vie en suspension. Cette clarté démesurée me faisait me sentir féconde, je l'avalais comme un remède, je croyais en elle, à sa fonction préparatoire qui faisait de mon ventre une chapelle. Après le déjeuner, je m'allongeais sur le canapé-lit de ma chambre, adossée aux vitres donnant sur le zoo, et je

m'abandonnais à cette lumière qui transformait ma peau en or, les poils de mes bras en épis, qui rendait mes jambes molles et lascives. Je me masturbais au soleil en me souhaitant un enfant. Je m'endormais bercée par les cris des oiseaux en cage et me réveillais vers le soir, alors qu'un silence lisse préparait la pente sur laquelle glisseraient bientôt, anciennes, rugissantes, les peines des lions.

Je travaillais alors à l'université, dans un groupe de recherche de la faculté de sociologie. Démographie et longévité, c'était son nom. Nous en étions à la première phase du travail, la plus longue : la collecte de données. Je passais des matinées entières dans des maisons de retraite et des centres du troisième âge à interroger notre échantillon de population. C'était une tâche sans fin, souvent interrompue par des quintes de toux et des excréctions de mucosités. Je ne réussissais presque jamais à remplir mon questionnaire en un seul entretien et je devais revenir le lendemain. Quand je prenais congé, certains vieux me retenaient. Ils me pressaient les mains comme s'ils avaient pu me sucer des jours de vie, la lente sève qui nourrit les années. Par deux fois, le lendemain, c'était déjà trop tard. Ce fut une époque de petites découvertes : les vieux mouraient la nuit, peu avant l'aube, après avoir dormi. Et aussi : dans les maisons de retraite, les vieux mouraient trois par trois. C'était un mystère, mais c'était ainsi. Personne ne naît seul,

mais quand ils doivent mourir seuls, les corps s'associent comme des nations, comme des mousquetaires.

Les bourses de recherche sont plutôt maigres mais je vivais bien. Au cours de mes études, je m'étais liée d'amitié avec une doctorante et nous avions loué, elle et deux autres filles, un appartement près du parc de la Ciutadella. Le père de l'une d'elles s'était porté garant. On y avait emménagé toutes en même temps, au premier jour du bail. On y était entrées en silence, comme on entre dans une crypte ou chez un bijoutier, avec le sourire incrédule de quelqu'un qui découvre la munificence faite murs. On s'était attribué les chambres par tirage au sort et j'avais eu droit à la plus petite. L'idée était de changer de chambre tous les six mois, mais ça ne s'est jamais produit. Chacune s'était habituée à son espace, avait déplacé les meubles, y avait perdu des cheveux, imprimé son goût, sa peau. Le jour de mon vingt-quatrième anniversaire, il ne restait plus que moi. Je sous-louais des chambres à des étudiants étrangers et je faisais en sorte de ne jamais les croiser. Cela rendait la coexistence tolérable. En dehors de la maison, tout me dérangeait, semblait-il.

Tous les jours, avant de sortir du lit, mon premier geste était d'ouvrir la grande fenêtre et d'avalier le souffle du matin. Je m'enveloppais dans ma couette et restais allongée quelques minutes. Barcelone, au

point du jour, a quelque chose de sacrilège. Elle se jette sur la masse de lumière encore pâle qui naît des profondeurs marines et s'en empare avec son forceps lucratif. C'est le temps des réveille-matin et des stimulants, des ruées, des claquements de portes et des tracas. Un énorme engrenage crache et se met en marche, le langage en huile les rouages, un langage sans émotion et grossier qui pervertit le sens originel du langage. Je me dégourdisais en prenant conscience de cette profanation. Puis j'allais à la douche et me lavais le corps, mettais des vêtements propres, mangeais des aliments transformés. Quand je sortais dans la rue, avant de m'enterrer dans le métro, je regardais un instant côté montagne et j'en imaginais de plus hautes, plus vides, plus grandes. Je devenais l'animal captif qui lève le museau et demeure pensif parce qu'il a reniflé les doigts d'un enfant et qu'il a ravalé sa faim.

Les murs de certaines maisons de retraite m'inquiétaient. J'avais visité des dizaines d'établissements, dans tous les districts municipaux. Dans les quartiers aisés, les résidences étaient soignées comme le sont les musées. Un vide silencieux chargé de nuances humaines. Ici et là, dans les salles et au fond des couloirs, des reproductions de Monet, Renoir, Degas. Murs tapissés de tentures unies. Les vieux y cadraient comme dans une vitrine. Ils étaient le plus souvent bien habillés, pli du pantalon impeccable et vestes

de jockey. Ils affectionnaient les petits foulards et les tons bordeaux. Ils avaient vécu la tête haute et ils apprenaient à mourir de la même façon, la chevelure clairsemée d'un blanc éclatant, le nez et les oreilles épilés. La solitude planait sur eux comme un vautour. Ils l'ignoraient, sans jamais chercher à excuser leurs enfants, sans même montrer la photo de leur dernier petit-fils. Ils maquillaient leur vieillesse à coups de concerts de Vivaldi et de suites de Bach, mais on aurait dit qu'ils étaient déjà morts, que leur cœur était resté en marche par pure inertie. La plupart d'entre eux avaient des assistantes, des femmes robustes aux cheveux courts et aux uniformes moulants. Les vieillards se raccrochaient à elles comme à des mères et leur infligeaient les rogatons de leur pouvoir : ils les envoyaient faire des commissions, s'entêtaient à se promener en fauteuil roulant sur le gravier des jardins. Elles les poussaient de long en large, leur lisaient leur courrier, frottaient leurs pieds diabétiques d'huiles hydratantes. La nuit, elles les bordaient et garaient leurs fauteuils dans le couloir avant de descendre dans le hall, où elles s'attendaient les unes les autres, leurs blouses dépassant de leurs manteaux et leurs sacs de similicuir en bandoulière. Parfois je partais avec elles. Elles ne se taisaient jamais, même épuisées. Nous faisons ensemble le premier trajet en bus. Puis chacune prenait sa ligne de métro. À mesure que l'on s'éloignait de la résidence, les quartiers se densifiaient. Loin de ce lieu là-bas, situé à cette lisière où la

vie bascule dans la mort, dont les danseuses de Degas, sur le mur, étaient les témoins muets.

Jour fertile numéro deux, minuit. Il n'y avait plus de place dans l'appartement mais la sonnette retentissait encore de temps en temps. Je n'ouvrais plus. Le matin, j'étais allée à la quincaillerie et j'avais acheté un verrou. Dorénavant, ma chambre pouvait être fermée de l'intérieur. Depuis une semaine, je me masturbais quotidiennement avec mon gode. Quand je ne l'avais pas manié depuis un certain temps, mon vagin se refermait comme si j'étais née homme et que je m'en étais fait ouvrir un à dessein, et la pénétration suivante était toujours douloureuse, je devais m'y prendre avec précaution, en tartinant le gode de lubrifiant et en l'insérant en douceur. Et ça, c'était hors de question, je devais tomber enceinte au premier cri. Il y avait de la musique, de la nourriture, des boissons, des cendriers et du monde, beaucoup de monde. J'avais caché mes objets personnels dans l'armoire. La maison était une scène, une place, l'antichambre agréable d'un laboratoire expérimental. J'avais mangé des cacahuètes, ouvert des bouteilles mais pas de cadeaux. À deux heures du matin, une deuxième vague de gens est arrivée. Les vécés étaient dans un état pitoyable. Le moment était venu. Je l'ai entraîné sur la terrasse. Je me suis approchée de lui, j'ai pris son verre, j'ai éteint sa cigarette et on a dansé. Il s'est collé à moi. Il terminait un master et

était maître-nageur. En l'apprenant, j'ai pensé à des spermatozoïdes aux larges épaules, à de magnifiques remonteurs de fleuves, et ça m'a donné confiance pour la suite. J'ai embrassé son haleine de gin pendant plus d'une minute, mon premier baiser à un homme. Il embrassait bien mais ça ne m'a pas plu du tout, j'étais mal à l'aise avec sa peau rasée de près, ses lèvres charnues de femme, avec le fait que mon propre corps, vibrant comme des caténaïres, attendait contre mon esprit en s'ouvrant à un corps de l'autre sexe si autonome, si vaillant. Je l'ai emmené dans ma chambre, j'ai mis dehors cinq ou six personnes et je nous ai enfermés. Presque pas de lumière, juste celle qui perçait à travers les fentes du volet. On s'est embrassés de nouveau. Je ne pouvais pas le laisser filer, je devais m'accrocher à mon instinct. J'ai retroussé ma robe. Il a ôté sa chemise. J'ai déboutonné son jean et je l'ai poussé sur le lit. Puis il a sorti une capote et mon sang s'est figé. Que pouvais-je faire ? Lui dire que ce n'était pas la peine ? Que je préférais sans ? Il a mis la capote avec une adresse inquiétante, debout devant moi. Il est difficile de penser quand ce sont les rênes du corps qui guident l'esprit, toujours est-il que, je ne sais comment, j'en ai tiré une conclusion : il fallait le faire deux fois, la première avec la capote, la seconde, sans. C'était la seule solution. Une solution qui, d'ailleurs, me cuirassait. Je l'ai regardé un instant, ou plutôt admiré, tout en me trouvant moi-même invraisemblable, ça ne pouvait pas être moi. Le

pénis que j'avais sous les yeux se dressait comme une crosse et me donnait envie de renoncer. Mais à peine y avais-je songé que des bras me soulevaient. J'étais la poupée qui tombe à quatre pattes sur l'herbe avant que quelqu'un la baise, juste pour jouer avec elle.

Ça a été long, fastidieux, incroyablement saccadé, comme un voyage en diligence ou une crise d'autisme accompagnée de coups de tête. Je voulais m'enfuir, je voulais tomber enceinte et je n'étais pas disposée à recommencer ne serait-ce qu'une fois l'ensemble du processus depuis le début. Alors qu'il était sur le point de se rhabiller, je l'ai retenu. La musique se traînait. Lui, il dormait. J'ai sorti un Red Bull de mon sac à dos et je l'ai bu en trois gorgées. Je me suis assise pour fumer et attendre. Il dormait comme un animal somptueux, un guépard ou un lion. C'était un carnivore, un mâle baiseur et j'assistais à sa régénération. J'ai rangé ma montre dans le tiroir, j'ai jeté la capote à la poubelle et je me suis reniflée. J'étais tout entière tiédeur d'algues, odeur de sueur au bord d'étangs, eau confinée où fermentaient, minuscules, des milices d'œufs. J'ai attendu que les premiers oiseaux aux ailes mutilées commencent à crier. Les fentes du volet se sont éclairées d'un seul coup, yeux de félins scrutant la chambre. L'heure avait sonné. J'ai pris le lubrifiant, je m'en suis couvert les doigts et je me les suis enfoncés. Je songeais à de la poix, de la graisse, des huiles de macération. Puis je suis revenue

vers le lit, je lui ai saisi le pénis et je l'ai persuadé de continuer. Je l'ai chevauché avec précaution, comme un objet précieux. J'ai laissé mon corps s'ouvrir bien plus que par la chair : par chaque nerf, par chaque grille mentale, bien profond, jusqu'à atteindre des épacentres, les licites, les clandestins, ceux où j'invitais mes amoureuses. Juste avant de finir, je l'ai fait s'allonger sur moi. Il me fallait l'horizontalité des habitats idéaux, déclencher la vague, les remous capables d'emporter le brouillard séminal. J'avais sur moi l'animal poussé par le rut, la bête aux muscles aquatiques venue du plus ancien royaume : la vie, la force intelligente.

Quelques jours plus tard, j'ai eu mes règles. La tache de sang sur ma culotte était une insulte. Pour qui tu te prends ? semblait-elle me lancer. Le sang qui lave les ovules morts se sait le maître, c'est le rappel hostile du pouvoir du corps soumis au caprice d'une faim extérieure. Une de mes sous-locataires m'a trouvée assise par terre dans la cuisine. « *Non è la fine del mondo* », a-t-elle dit. Je l'ai regardée quelques secondes, ravissante dans l'uniforme bleu marine d'un glacier et avec cette chevelure violacée qui lui brodait le cou et se glissait dans son corsage. C'était une femme faite de prune, je ne pouvais pas la voir sans la désirer. Pourtant, à cet instant, je n'ai pas su dire pourquoi je ne l'avais jamais draguée. Peut-être parce qu'on habitait ensemble et que la proximité est un paravent

léger qui se dresse timidement entre deux corps. Ou peut-être parce que dans mes relations personnelles, dans mes vraies relations, je me laissais porter et que je n'étais pas attirée par les grands défis. J'avais le sentiment de ne faire aucun effort pour m'approcher des autres, je les laissais plutôt venir à ma rencontre. C'est comme si j'avais été élevée pour répondre aux attentes ou aux besoins des autres. Est-ce ainsi qu'on élevait les femmes? Je me voyais parfois comme un rongeur des sous-bois, un mammifère travailleur conçu pour nourrir de plus gros animaux de toutes les espèces.

Un vendredi matin. Ciel bleu balayé par le vent. Le soleil s'y répandait comme du carburant. Je suis arrivée à la maison de retraite de l'Eixample où j'étais venue la veille. J'avais juste à conclure un entretien et je pourrais rentrer chez moi. L'auxiliaire m'a accueillie avec une mise en garde : « Aujourd'hui, ils sont un peu énervés. » Je suis entrée dans la salle où les vieux attendaient que commence la journée de rééducation et je m'en suis tout de suite rendu compte. La plupart se tenaient debout. Ils avançaient entre les fauteuils comme à travers un champ de maïs, ils palpaient les feuilles du temps suspendu dans cette pièce, les écartaient, s'orientaient. Ils voulaient en sortir! Leurs yeux toujours vitreux brillaient, cristallins. Ils respiraient et ressemblaient à des furets, ils me regardaient et je pensais à des loups. J'ai rangé mon ordinateur

dans mon sac à dos et j'ai déguerpi sans dire un mot. Dehors, le matin triomphait au-dessus de la ville et attirait aux fenêtres les corps des enfants, des chiens et des vieillards.

Mon travail à l'université me donnait l'impression d'être idiot. On avait terminé la phase des entretiens, je les avais transcrits et il fallait à présent se concentrer sur la saisie des données. Réduire une vie à un tableau Excel me paraissait un crime. Je ne supportais pas mon outil, la hache de spécialiste avec laquelle je dépeçais les souvenirs et les sentiments, les expériences et les peines de ces gens qui, d'une façon ou d'une autre, avaient convaincu la vie de rester avec eux si longtemps. Lors des réunions d'équipe, quand la directrice prenait la parole et expliquait que notre étude aurait à terme un impact très positif sur ce « segment de population si vulnérable », j'avais l'impression qu'une main s'enfonçait dans mon corps, la main institutionnelle capable de parler à ma place et d'encaisser des salaires. Mes collègues étaient enthousiastes. Ils s'en remettaient au programme informatique comme à un guide spirituel, ils lui confiaient le fruit de leur travail, ils attendaient ses miracles. Je restais à côté d'eux mais je ne savais pas être comme eux. J'imitais leurs gestes, leurs arguments, je m'efforçais d'y croire jusqu'à ce que j'aie l'esprit et le cerveau en sang à force d'être fustigés.